Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 19

Artikel: Sachons vieillir
Autor: J.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-209559

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

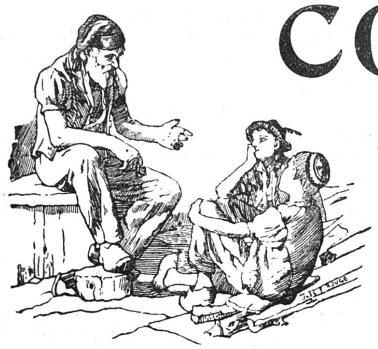
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

51me ANNÉE — N° 19 Samedi 10 mai 1913

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 mai 1913 : Le témoin Samuel Agasson (V. F.). — L'habit d'uniformo (S. G.). — Ta ra ta ta ! pan ! dzim ! — Sachons vieillir (J. M.). — Le silence est d'or (V. F.). — Les vieilles chansons (Pierre d'Antan). — Vaudois du fin bout (X.). — J.-J. Rousseau dans le Pays de Vaud. — La part de la grenouille.

LE TÉMOIN SAMUEL AGASSON

Samuel Agasson, employé des pompes funèbres, est un bonhomme aussi honnête que jovial, qui n'a jamais eu maille à partir avec la justice ; aussi grande fut sa surprise en recevant une citation à comparaître devant M. le président du Tribunal, pour être entendu comme témoin dans une affaire de batterie nocturne. Cependant, sa conscience ne lui reprochant rien, il pénétra sans crainte dans le prétoire, et même toute sa bonne humeur lui revint en reconnaissant au fauteuil de la présidence un ami de sa première jeunesse.

— Témoin, fait le président en montrant du doigt une chaise, veuillez vous asseoir.

— Tu me dis : vous ?... Tu ne reconnais pas Samuel Agasson ?... Qu'on a été en pétole[1] ensemble !... qu'on a maraudé tant de fois, les deusse, des pommes dans le verger au père Jaques !

— Trève de familiarités et de balivernes. C'est le président du Tribunal qui vous interroge... Vos nom, prénoms, qualités et domicile ?

— Mon nom ! Avec ça que tu ne... que vous ne le savez pas !

— Si vous ne voulez le dire, je me verrai obligé d'user des rigueurs de la loi.

— C'est en règle : Agasson, Samuel-David-Auguste, fils de feu Jean-Pierre.

— Votre domicile ?

— Toujours le même : Dernier les Cheneaux.

— Votre profession ?

— Voyons, Ugène, ne te rappelles-tu... ne vous rappelez-vous pas que c'est moi qui ai conduit au cimetière ta bonne... votre bonne mama, et votre...

— Finissons !

— C'est en règle : croquemort.

— Votre âge ?

— Ugène, s'il te plaît !

— Il n'y a pas d'Ugène ici ! Il n'y qu'un président de tribunal qui, dans cette enceinte, ne sait rien de vous, témoin, ni ce que vous êtes, ni ce que vous faites. Compris ?

— En règle ! Seulement, si en dehors du Tribunal tu sais tout et ici rien, c'était pas la peine de te faire nommer président, Ugène !

Cette sortie mit à bout la patience du pauvre président. Samuel Agasson fut emmené à la salle d'arrêts, après s'être entendu infliger une amende de 12 francs pour son attitude irrespectueuse. On dit toutefois que, retrouvant à la rue le brave employé des pompes funèbres, M. Eugène l'aurait pris cordialement par le bras : « Comme président, j'ai été contraint de te flanquer une amende, mais comme ami, c'est moi qui la payerai » ; à quoi Samuel Agasson aurait répondu : « En règle, Ugène ! »

V. F.

[1] On désignait sous ce nom l'ancienne Ecole préparatoire du Collège cantonal, disparue depuis une quarantaine d'années.

L'HABIT D'UNIFORMO

(Patois du district de Grandson)

David dào Tsan-d'avau s'étai mariâ rudo dzouvèno ; n'avai pas vint ans ; n'étai pâ oncouèra recrutâ et l'èrai dû passâ l'écoula l'an d'aprî. A l'avant-revua, lo commandant dèmanda ào commi d'exerciço coui ètai cî grand dzouvèno, qu'avai gaillâ bouèna façon ; s'on n'in porrai pas férè on grenadié ? « Ma fai, què repond lo commi, s'a mariâ trop dzouvèno, n'a plie rin dè goût po lo serviço ; on n'in farai rin qu'on croûio sordat. Commin n'in fauta dè 'na pitietta, n'est rin bon què por cin. Lo faut forrâ itiè. » Dissè de, dissè fé ; vouaitiè noûtro David pitietta.

Mais to parai faliai s'équipâ 'na fraiza ; faliai on sâbro, on chacot et 'n'habit d'uniformo, po poyai portâ lè z'uâdrè in militéro et na pas commin on simplio païzan. David n'avai pas lè revénu d'on monsieu ; l'avai ma fai prâo tserdzî, sin contâ què sa dzouvèna fèna vèniai riondetta. Faliai tsoûï dè dispinsâ trop d'ardzin po sè n'équippèmint et c'est por cin què lè frè dè l'habit liai baillîvont on poû à dzaubliâ. Et tot in dzaublint, s'a rassovègniai que lo grand Djan-Pierro Grezon, qu'avai à pou prî la mîma taillè què lu, avai justamin fini son tin, et què vindrai peutîtré sè n'habit por on prix résènâblie. L'alla lo trovâ, liai conta sè n'afférè et liai dit :

— Commin t'â fini ton tin, mé vindré-te tè n'habit d'uniformo ?

— Eh mon Dieu, à ton serviço.

— Est-te oncouera bon ?

— Pardieu oï, mais liai iê dza prai dai bocons !

Ora, vo pinsâ què lo poûro David in fu quitto po sè férè à férè 'n'habit d'uniformo neu. N'a djamé pu in trovâ ion dè rincontro.

S. G.

TA RA TA TA ! PAN ! DZIM !

Un morilleur se lamentait de rentrer bredouille plus souvent qu'à son tour. « Voulez-vous, lui dit un vieux Vallorbier, que je vous indique le moyen de remplir votre panier, et même votre hotte, en quelques minutes ? Voici : muni d'un bombardon et d'une mailloche, vous vous rendez à l'endroit propice, et, ta, ra, ta, ta ! vous sonnez un accord de votre bombardon ; puis, pan ! vous frappez le sol d'un grand coup de mailloche. Aussitôt surgira une superbe morille. Et il en ira de même à chaque jeu de vos deux instruments, suivi du coup, dzim ! de votre couteau de poche. Ah ! nom d'une lime de Vallorbe ! il ne chômera pas, votre couteau de poche. Ta ra ta ta ! pan ! dzim ! et encore : ta ra ta ta ! pan ! dzim ! et toujours : ta ra ta ta ! pan ! dzim ! »

Echo d'hiver. — C'était un des rares jours de froid de l'hiver dernier, à l'entrée d'un de nos étangs de patinage :

— Autrefois, vous ne faisiez pas payer les patins d'avance.

— Oui, mais aujourd'hui la glace n'est pas solide.

SACHONS VIEILLIR

Sachons vieillir ! Quelle hérésie ! Plutôt, ne vieillissons pas ! Restons jeunes ! »

Je vous entends ; c'est vite dit : « Ne vieillissons pas ! » Et le moyen de ne pas vieillir ? On a beau se défendre contre l'assaut des années ; on a beau se dire : mon cœur reste jeune, or jeunesse de cœur, c'est jeunesse du corps ; on a beau s'illusionner par tous les artifices imaginables : poudre de riz pour voiler les rugosités de la peau, noir pour la barbe, noir pour les cheveux, l'âge creuse son sillon sur notre front, la patte d'oie s'étale aux coins de nos yeux, les dents — les vraies — ont de plus en plus de peine à serrer les rangs ; sur les tempes, apparaissent, toujours moins timides, les « marguerites », et elles essaiment. Jadis, le départ des cheveux était aussi un indice de l'atteinte des ans ; aujourd'hui, c'est presque un certificat de jeunesse.

On a beau, également par de régulières promenades, par des exercices physiques savamment réglés, lutter contre la courbure du dos, la raideur des articulations, on sent que la réaction est de jour en jour plus pénible. Et, si l'on pouvait se faire encore illusion sur son âge, le souffle, de plus en plus « court », est là pour nous ramener à la raison.

Mille autres choses encore sont là pour nous rappeler la fuite des ans et l'acheminement vers le but final, qui, avec la naissance, est le seul point de notre vie terrestre où règne entre les hommes cette égalité parfaite que proclament les constitutions mais que dément tous les jours la réalité de la vie.

Et puis, on est plus sensible aux changements de température, au chaud et au froid ; on ne travaille plus avec la même vigueur, avec le même courage ; la fatigue vient plus vite ; on supporte plus difficilement les veilles et, bien que le sommeil ne soit plus aussi constant ni aussi profond que jadis, on attend chaque soir avec plus d'impatience l'heure de se mettre au lit.

Les ambitions sont moins nombreuses et moins pressantes. Sans tomber dans un coupable égoïsme, on prend un intérêt moins vif aux choses extérieures. On est plus indifférent à tout ce qui se passe et à qui tient les rênes du pouvoir. L'expérience, ennemie des illusions, nous a appris qu'en ce domaine, comme aussi en bien d'autres, hélas ! plus on change et plus c'est la même chose. Et l'on fredonne volontiers le refrain bien connu, de Lecoq :

C'était pas la peine, c'était pas la peine,
C'était pas la peine, assurément,
De changer de gouvernement.

On ne se croit plus aussi indispensable à toutes choses : à la marche du monde et à celle du progrès, s'étant convaincu que l'un et l'autre accomplissent leur destin sans le secours de l'humanité, toujours à la remorque, et ayant vu maintes fois que tous les hommes se remplacent et que pour un de perdu, dix de retrouvés.

On s'attache de plus en plus à des satisfactions moins brillantes mais plus certaines, plus constantes, et l'on s'étonne, avec regret, de les avoir si longtemps dédaignées. On proclame bien haut, avec de grands gestes, que l'on ne regrette rien des errements, des écarts, des prodigalités de ses jeunes ans ; et, avec non moins de véhémence, on les condamne chez ceux qui nous ont succédé dans l'arène de la jeunesse.

Et tout cela nous prouve chaque jour, de façon irréfutable, que l'on n'a plus vingt ans.

Récriminer, se rebiffer contre l'âge, devenir grincheux est tout d'abord inutile — cela devrait suffire à nous en préserver — c'est de plus profondément ridicule. Se résigner philosophiquement est plus sage, plus noble, plus élégant. Vieillir n'est pas déchoir, pour qui sait accepter un sort inévitable. Il y a un art de vieillir ; il y a de la poésie et des sourires dans la vieillesse. Pour être moins vives qu'au jeune temps, les impressions n'en ont que plus de charme, un charme plus pénétrant. On comprend mieux, surtout plus juste. On est moins exposé à de pénibles reculades. On prend moins de vessies pour des lanternes. On assiste plus ou moins à la vie comme à un spectacle tragi-comique ; si comique même, parfois, qu'on se croirait à Guignol.

Et puis cette résignation, cette indulgence, que l'on n'apprend qu'avec l'expérience donnent à la vie une régularité, une sérénité qui, certes, ont bien leurs attraits. On se sent moins entreprenant, moins téméraire qu'à vingt ans, mais plus sûr. On se sent plus libre aussi ; non point de cette liberté fougueuse, frondeuse, de la jeunesse qui n'a pas trop de l'espace et de l'avenir pour carrière et qui, souvent, s'épuise en vaines présomptions ; mais d'une liberté calme, réfléchie, qui tient à l'habitude que l'on a prise de donner moins d'importance aux hommes et aux choses, dont on s'affranchit ainsi peu à peu. On ne rêve plus d'un empire immense, dont on ne peut embrasser les limites ; on voit, au contraire, se resserrer toujours plus son domaine, mais on le sent mieux à soi et il nous suffit. Un poète l'a dit :

Tout plaisir que la main n'atteint pas, n'est qu'un [rêve !

Mais pour avoir cette vieillesse sereine, souriante, gaie, il faut le premier des biens, la santé. Or si nous ne l'avons pas, c'est souvent notre faute. Nous faisons tout pour la compromettre, et presque toujours sans aucune raison acceptable ni compensation.

Souvent, aussi, les maux de la vieillesse ne sont qu'une cruelle expiation de la fidélité excessive que l'on montra jadis pour ce dicton trompeur : « Il faut que jeunesse se passe », sous prétexte que « Jeunesse n'a qu'un temps ! »

Vouloir, pour rester jeune, nier la vieillesse, est une chimère. Savoir vieillir, pour rester « jeune » ; tout est là ! La vieillesse, joyeusement acceptée, a du bon. J. M.

En chemin de fer. — En chemin de fer il y a ordinairement trois classes : la première, la seconde et la troisième.

En première classe il y a des tapis, des coussins recouverts de belle étoffe et de jolies housses au crochet pour se frotter la tête. Les wagons de première classe sont plus rapides que les autres, car on les accroche en avant du train.

En seconde classe, il n'y a pas de housses. Les coussins sont de gros drap sombre ; un sévère linoleum remplace les tapis.

En troisième classe, il n'y a plus ni housses ni tapis, ni linoleum et les coussins sont en bois.

La troisième classe est horriblement chère, la seconde classe est beaucoup plus chère encore ; quant à la première classe elle est généralement gratuite, car seuls les gens pourvus de permis s'y aventurent.

LE SILENCE EST D'OR

Il vaut mieux ne rien dire que de dire des riens. » Cet adage ne devait pas être inconnu de trois de nos concitoyens de la Suisse allemande qui, attablés dans un café d'Aigle, vidèrent trois bouteilles de vin des Mousquetaires, 1911, sans que de leurs lèvres tombassent d'autres paroles que celles-ci :

D'r Wi isch gut (le vin est bon), fit l'un des confédérés en tâtant de la première bouteille ;

Und billig (et pas cher), ajouta un autre, à la deuxième ;

Und g'sund (et salubre), conclut le troisième, lorsque, la dernière bouteille étant à sec, ils quittèrent le café.

Nos campagnards vaudois ne sont souvent pas plus loquaces quand, après une longue journée de travail ; ils se réconfortent à l'auberge avant de goûter les douceurs d'un sommeil bien mérité. On nous raconte que deux d'entre eux, assis l'un en face de l'autre à la pinte de la Clé-aux-Moines, sur la route de Savigny, n'échangèrent pas un traître mot en faisant honneur chacun à un « demi » de petit blanc. Ce n'est qu'en regagnant leurs pénates qu'ils desserrèrent les dents :

— Mè su bin, dit l'un.

Et l'autre :

— Et mè assebin.

Là-dessus ils se quittèrent. V. F.

La livraison de *mai* de la Bibliothèque Universelle contient les articles suivants :

Choses de chez nous. A propos de Juste Olivier, par Philippe Godet. — L'Enfant d'adoption. Nouvelle, par Emilie Gautier. — La vérité sur la mort de Charles XII de Suède, par F. Schulthess. — Les avatars de *Fidelio*, par Anna-Déborah d'Alsheim. — Les idées politiques de Dostoievski, par Maurice Muret. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Quatrième partie.) — Chroniques parisienne, italienne, américaine, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle :* Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Les vieilles chansons.

Le bon modèle.

Vive Henri quatre ; il buvait bien.
Buvons aussi, chers camarades ;
Efforçons-nous, par nos rasades,
De surpasser ce bon chrétien ;
Et ne nous laissons pas abattre,
Quand nous n'aurions pas réussi,
Si nous ne buvons comme Henri,
Nous boirons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! Il battait fort,
Quand il avait sujet de battre.
Battons comme ce diable à quatre :
Car, qui bat bien n'a jamais tort,
Mais si, mieux que nous, il sut battre,
N'en ayons le moindre souci :
Si nous ne battons comme Henri,
Nous battrons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! en vert galant,
Il fêta la brune et la blonde ;
Et nous, à la barbe du monde,
Nous nous vantons d'en faire autant.
Si vous y trouvez à rabattre,
Mesdames, vous verrez aussi
Que si nous n'aimons comme Henri,
Nous aimons au moins comme quatre.

(Communiqué par *Pierre d'Antan.*)

Piètre dictionnaire. — Quoi ! on donne ça pour un dictionnaire complet !... Voilà une heure que je cherche le mot « colidor », sans pouvoir le trouver.

Aïe ! — Croirait-on que les Cent-Kilos sont frères d'Apollon et de Diane. Cette illustre communauté d'origine n'est cependant pas douteuse, si l'on considère que le quintal est fils de *la tonne.*

VAUDOIS DU FIN BOUT

Quand on est Vaudois, on l'est bien, et pour longtemps. Nous dirions même pour toujours, si nous étions sûr de l'avenir. Victor Hugo l'a dit : « l'avenir n'est à personne ! »

Quand on est Vaudois, on l'est bien, fût-on emprisonné dans une enclave ou confiné à l'extrême frontière de ce petit coin de pays qui nous est particulièrement cher.

Mais, tout bon Vaudois que nous sommes, cela ne nous empêche pas d'être bons Suisses. Ah ! non, par exemple. Nous ne voudrions pas être Vaudois sans être Suisses... et vice versa. Ce sont, du reste, deux choses qui s'accordent fort bien.

Et, pour preuve de la vitalité de l'esprit vaudois jusqu'aux confins extrêmes du pays, écoutez ce que dit un correspondant de la *Feuille d'Avis de Coppet.* Nous abrégeons un peu.

* * *

Nous, de Coppet, sommes de fort braves gens, bien Vaudois et désireux de le rester, bien que nous soyons placés sur une langue de terre, entre le lac et la frontière française. Vaudois nous sommes, bien que notre vignoble ne soit qu'un avant-goût de la Côte.

Nous sommes une ville. Nous sommes la première ville vaudoise, c'est-à-dire la première ville que le voyageur, venant de Genève, rencontre sur territoire vaudois.

Notre localité porte le cachet du vieux et du pittoresque, que d'aucuns voudraient nous ôter pour nous accommoder au goût moderne. Nous avons de vieilles rues, des arcades comme Berne, un port et de tout temps les voyageurs ont aimé à s'arrêter chez nous. Jadis, dans les temps reculés, notre vieux couvent, toujours visible avec ses murailles massives, a été un lieu de relais et d'hospitalité, avec sa vieille église au profil familier.

Notre ville est célèbre. Vous pouvez en prononcer le nom sous toutes les latitudes et sous tous les climats, vous ne risquez pas d'entendre ces mots cinglants : « Connais pas ! » Nous sommes connus partout et ce qui fait notre célébrité, ce ne sont pas uniquement nos mérites, bien qu'ils soient grands, c'est notre Château.

Car nous avons toujours eu un Château. Ce fut d'abord l'antique manoir féodal, bâti par Pierre de Savoie, cette forteresse qui n'était pas toujours commode, mais qui avait de bons murs et qui nous gardait bien. Mais les Bernois, à leur retour de Genève, en 1536, y mirent le feu et le ravagèrent.

On le releva, on en fit le beau château actuel lourd et massif, nous en convenons, mais dont nous sommes fiers, avec son grand parc, ses arbres géants et ses croisées trop habituellement closes.

C'est là qu'ont vécu, après les hauts et fiers Dohna, ces braves et bonnes gens qui furent M. et Mme Necker. L'ancien ministre de Louis XVI, après avoir été secoué par tant d'orages, après avoir éprouvé l'instabilité décevante des choses humaines, est venu y terminer une existence aussi bienfaisante qu'utile.

Le père fut un philosophe et un sage, la mère une femme de cœur et de haut esprit, née Vaudoise (Mlle Suzanne Curchod, fille du pasteur de Crassier) ; la fille, Mme de Staël, fut le génie féminin, l'astre qui éclipse tout.